

LES SECRETS DE D'ARTAGNAN

Benoît Abtey

*Masques  
de Fer*

Flammarion

Extrait de la publication

LES SECRETS DE D'ARTAGNAN

# Masques de Fer

Prince ou valet ? Seigneur ou espion ? Traître ou martyr ?  
On ne connaît pas son visage, on ignore son nom. Sa  
vie appartient à l'Histoire autant qu'à la légende. Cet  
homme est une énigme et cette énigme, une tache noire  
sur le règne du Roi-Soleil.

Et si tout avait commencé bien avant l'année 1669,  
date officielle de l'incarcération du Masque de fer ?  
Et si la vérité était encore plus incroyable que ce que  
l'on peut imaginer ? Et si on vous avait menti ?

*Après le succès de Don Juan de Tolède,  
mousquetaire du Roi (Prix Patrimoine de La Forêt des Livres),  
Benoît Abtey revient avec un remarquable roman d'aventures,  
nouveau volet des Secrets de D'Artagnan.*

Flammarion

# *Masques de Fer*

DU MÊME AUTEUR

*Don Juan de Tolède, mousquetaire du Roi*, Flammarion, 2012.

LES SECRETS DE D'ARTAGNAN



Benoît Abtey

*Masques  
de Fer*

Flammarion

© Flammarion, 2013.  
ISBN : 978-2-0812-9671-8

« Tu vois le pouvoir de mes yeux. »

Racine, *Andromaque*.



*Première Partie*  
∞  
*Au commencement*



## CHAPITRE UN

### Le couronnement de l'œuvre



## *L'autre naissance*

*Je vais mourir et je n'ai jamais su lui dire... lui dire que je l'aime, lui dire qu'il va être père !*

La jeune femme qui formule ces pensées sans pouvoir les exprimer à haute voix est en effet en train de donner la vie... de donner sa vie pour la vie d'un enfant.

Le sacrifice n'est sans doute pas volontaire, mais il n'y a qu'une mère pour le subir les larmes aux yeux et le sourire sur les lèvres.

Le sang souille ses cuisses, mais des cris vont résonner dans la pièce jusqu'au ciel. Elle en a la certitude. Il vivra. La connaissance pure vient de l'âme, comme l'âme, parfaite, vient d'ailleurs, d'un monde meilleur.

*Je vais partir... sans le revoir... mais l'enfant ira le retrouver, et cela suffit à mon bonheur.*

Oubliant sa douleur, la jeune femme se souvient. Tandis que son corps s'épuise dans la lutte, son esprit veut emporter le meilleur, le plus doux, le plus heureux des souvenirs.

C'était un soir de décembre. Il neigeait.

## MASQUES DE FER

Elle allait passer les portes de Paris, où elle était venue en chariot pour vendre ce qu'elle avait fabriqué de ses mains. *Des mains fines pour une ouvrière*, lui avait dit cet homme, un peu plus tard, en les prenant dans les siennes, en les portant à ses lèvres. Elle était heureuse, elle avait écoulé toute sa marchandise : des jouets en osier, en forme d'animaux, pour le Noël des enfants. Il y en avait pour toutes les bourses. Des plus riches, elle acceptait avec dignité le salaire de son travail ; aux plus humbles, qui regardaient, émerveillés, sa production fabuleuse, ses licornes et ses ours, elle se contentait de demander une pièce symbolique, se payant avec la joie qu'elle faisait naître dans les coeurs.

*À Noël, pensait-elle, personne ne devrait être oublié.*

Son escarcelle bien remplie, elle était repartie du marché sans ressentir le froid, ni le vent qui traversait les étoffes et piquait les yeux. Elle n'avait pas remarqué qu'on la suivait depuis un moment. Ces hommes, qui demeuraient en retrait pour ne pas attirer sur eux l'attention, attendaient l'emplacement idéal, que la conductrice s'engageât dans une voie étroite ou bien qu'elle désertât les avenues passantes.

L'impatience perdit ces voleurs.

Ils rêvaient sans doute de se mettre au chaud, un verre à la main, les pieds au sec.

Ils intervinrent au premier tournant, s'imaginant probablement que la fortune sourirait aux audacieux. Il est vrai qu'alors les rares passants qui se trouvaient à proximité des lieux s'empressèrent de hâter le pas et de s'écartier au plus vite du danger.

— Allons, ma petite dame, dit l'un de ces marauds en guenilles, une cape trouée sur les épaules, faut payer l'octroi avant de passer les remparts. Le prix du retour. Descendez, qu'on soit pas obligés de monter.

## AU COMMENCEMENT

Effrayée, désesparée, elle avait obéi.

On était sur le point de trancher les liens de sa bourse et de mettre les mains sur son corps, quand il arriva. Son cheval s'immobilisa. Il semblait parfaitement tranquille. Sans mot dire, il mit pied à terre et sortit l'épée du fourreau.

— Écarte-toi dit l'orateur de la troupe quand il vit s'approcher l'individu d'un pas ferme et assuré.

Ils étaient quatre, il était seul, mais cela ne semblait pas être un problème.

Le même brigand voulut se servir de la jeune femme comme d'un bouclier. Mais avant qu'il n'ait pu s'emparer d'elle, une pointe de fer lui traversait la gorge.

La tête étant tombée, le corps avait perdu de sa cohésion. Deux s'ensuivirent, un troisième grimpa sur le chariot, et, prenant la place de la passagère, s'empressa de doubler ses comparses, emportant cet attelage qui valait le contenu de l'escarcelle.

Restait un dernier combattant, le mystérieux bretteur l'affronta dans la foulée, ainsi contraint de laisser filer le voleur de voiture. Un combat dans les règles semblait devoir s'engager. Le plus courageux des compagnons dispersés pouvant être la meilleure lame du lot. Il s'agait, tentait d'impressionner son adversaire, en fouettant l'air devant lui, mais celui-ci se contentait d'esquiver d'un pas, d'un mouvement d'épaules, d'un simple déplacement ces offensives brouillonnées. La prompte détente qui avait exécuté le mort révélait la maîtrise du bretteur. Un homme avare de son sang, et peu enclin à verser inutilement celui de son prochain. Aussi punit-il le téméraire, non pour son audace, cela lui épargna peut-être le châtiment suprême, mais pour sa lâcheté précédente... quand il eut la couardise – le dénuement,

## MASQUES DE FER

la nécessité ne pouvant l'excuser – de s'en prendre à une jeune femme sans défense.

L'épée changea donc de cible.

Elle ne s'anima que pour toucher. Non plus au milieu du cou, mais par deux fois, aux épaules, avec une symétrie admirable.

Désarmé, le vaincu pouvait rejoindre ses acolytes ou prendre un autre chemin, cette grâce qu'on lui accordait l'invitant à découvrir le sentier de la vertu.

Cela, il fallait qu'il le comprît par lui-même, en conscience, car le justicier, le privant d'un sermon, se contenta de lui signifier sa clémence sur ces mots :

— Va-t'en.

Cet ordre donné, l'homme se dirigea vers sa protégée. Après l'avoir délivrée, il ne pouvait l'abandonner. Tenant son cheval par la bride, il continua de donner ses consignes, d'une même autorité, pleine et profonde.

— Venez. Je vous ramène.

La jeune femme était prise au dépourvu.

— Chez moi ?

— Chez vous.

— Mais je vis en dehors de Paris. À une heure de route, en chariot.

— Qu'à cela ne tienne, nous n'irons pas moins vite à dos de cheval. Vous êtes légère et je suis bon cavalier.

— Je ne sais que dire...

— Vous êtes à pied, la nuit tombe et le froid descend. Les routes du dehors ne sont pas moins dangereuses que les rues du dedans. Les rats grouillent dans Paris, les loups rôdent dans les bois. Un mari doit vous attendre...

Elle baissa la tête.

— Il ne m'attend plus. Il a quitté la vie, l'hiver dernier.

— J'en suis désolé.

## AU COMMENCEMENT

Sans attendre davantage, l'homme tendit le bras vers sa compagne.

— Je vais vous aider à monter. Plus vite nous serons partis, plus vite vous serez chez vous, en sécurité.

Il n'y avait rien à dire et c'est avec plaisir que la jeune femme se laissa reconduire. La neige s'était arrêtée de tomber. La campagne était blanche. Le voyage aurait pu durer toute la nuit sans que la passagère, blottie derrière le cavalier, ses bras entourant sa taille, ne l'ait sentie passer.

Arrivée à destination, elle insista pour lui faire passer la porte.

Il voulait repartir aussitôt.

— Laissez-moi vous offrir un verre, pour vous remercier. Je ne vous retiendrai pas.

En vérité, elle l'avait retenu près d'elle toute la nuit. Une fois entré dans sa modeste chaumière, l'homme n'avait pas résisté longtemps. Elle aurait aimé le garder, le plus longtemps possible. Mais il devait s'en retourner. Son service l'y obligeait.

Dieu qu'il était beau ! Elle revoit son visage bien dessiné, aux traits francs, son regard plein de malice, si clair, dans la lumière bleue du matin. Il portait avec panache son habit de velours, sa cape rouge, ses larges bottes remontées au-dessus du genou, son grand chapeau à plume.

Pourquoi l'a-t-elle laissé s'enfuir ?

Pourquoi n'est-il jamais revenu ?

Elle ne savait rien de lui, si ce n'est son nom. Il le lui avait donné en partant, en saluant, la tête découverte.

Plus tard, dans la journée, un jeune homme arriva dans la cour. Il tenait les rênes d'un chariot flambant neuf, conduit par un cheval de toute beauté, jeune, puissant et vigoureux.

Le jeune homme descendit aussitôt et, désignant l'attelage, il expliqua :

## MASQUES DE FER

— Il est à vous.

— À moi ?

— On m'a prié de vous le remettre et pour ce faire, j'ai reçu une bonne pièce.

— Et plutôt que de partir avec le chariot, le cheval et la pièce, tu as préféré accomplir ta mission...

— Dame ! J'suis pas voleur. Celui qui m'a tendu les rênes en m'indiquant la route à suivre, il m'a dit qu'il me faisait confiance, que j'avais une bonne tête et qu'à l'avenir il pourrait avoir besoin de mes services. Il parle peu mais il paye en or.

— Et ton employeur, connais-tu son adresse ?

— Je la connais.

— Tiens, dit la jeune femme en lui donnant deux autres pièces. Pour ta loyauté et pour l'information.

Deux jours plus tard, la jeune femme se rendit à Paris, à l'adresse indiquée. Elle avait un prétexte tout trouvé pour rendre visite à son sauveur : le remercier de son beau geste. Mais l'homme était absent. Il ne reviendrait pas avant plusieurs semaines, c'est ce que lui affirma le gardien de la demeure, un bonhomme bien en chair et d'un tempérament jovial.

— Toujours dehors, par monts et vaux, lui avait dit ce chaleureux personnage, derrière un carrosse ou sur un champ de bataille... Voulez-vous entrer ?

La jeune femme avait décliné l'invitation, à présent elle le regrettait. Elle aurait aimé voir à quoi ressemblait l'intérieur d'un tel homme, aussi ouvert que secret. Elle se contenta de laisser un message de remerciement pour le présent qu'on lui avait fait.

Les semaines et les mois passèrent.

Elle n'avait pas manqué d'ouvrage, et puis elle sentit la vie battre en elle.

## AU COMMENCEMENT

Alors, elle comprit.

*Toujours par monts et par vaux*, l'avait prévenu cet homme. Cette phrase, dite avec le sourire, l'avait retenue de se déclarer. Elle ne voulait pas perturber sa vie, lui mettre un poids à la cheville. En vérité, elle avait peur de sa réaction. Elle craignait peut-être de voir se fendre la belle image qu'elle avait gardée de lui.

Aussi, bêtement, plutôt que de provoquer une nouvelle rencontre, elle fit en sorte de l'éviter.

Lui ne réapparut jamais. Hélas !

La jeune femme pousse un nouveau cri. Elle a si mal. Ce voyage dans le temps n'a duré que quelques secondes. Mais le temps n'est pas toujours gouverné par les seules lois de la matière.

L'enfant se présente et la jeune femme sent venir sa fin.

Le voici qui sort tout entier, elle le voit, baignant dans un halo de lumière...

— De grâce, un dernier effort, lui dit-on.

*Un dernier effort ?* mais pourtant...

La voix lui revient aux oreilles et voici la dernière chose qu'elle entend :

— Il y en a un autre.

## MASQUES DE FER

Château de Saint-Germain-en-Laye,  
demeure royale  
5 septembre 1638

*Dieudonné, le moine et le cardinal*

— Voyez, Votre Éminence, comme Dieu aime la France !

Cette phrase sort de la bouche d'un moine, François Leclerc du Tremblay, dit le père Joseph. Qu'on ne s'y trompe pas. Ce pèlerin en sandales se voit déjà cardinal avant d'être Pape.

— En auriez-vous douté ? rétorque Richelieu sans se retourner pour s'adresser à cette ombre humaine, son complice, son conseiller, le chef de ses meilleurs espions.

Richelieu n'en veut rien laisser paraître, mais il est impatient qu'on le laisse enfin seul !

Les deux hommes viennent d'entrer dans le cabinet particulier de Son Éminence.

Dans cette même pièce, unis par des liens de longue date et des secrets inavouables, le riche et le mendiant résument à eux seuls toute l'histoire de l'Église.

Ici, comme au Palais, le cardinal retrouve un cadre qui lui ressemble. Une magnifique tapisserie couvre le mur, un chandelier en argent trône sur le bureau. L'ensemble du décor est à la fois sobre et solennel. Sur le grand fauteuil de bois torsadé, quantité de coussins. Ce stoïque – le cardinal – est un grand malade.

— Je ne doute pas de Dieu, mais je connais la faiblesse des hommes et la puissance du Diable !

À ces mots, Richelieu, comme s'il avait été touché à l'endroit du cœur, y porte la main.

Sa joie immense vient de se fêler.



N° d'édition : L.01ELIN000315.N001  
Dépôt légal : janvier 2013